

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)

France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.

Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior

88, avenue des Champs-Élysées, PARIS

Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45

Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

AVANT LA CONFÉRENCE DE BOULOGNE-SUR-MER



C'est à Boulogne-sur-Mer, peu avant la conférence franco-britannique que nous avons relatée. Cinq hommes attendent le moment de joindre les délégués anglais; chacun d'eux tient en main l'un de nos moyens de vaincre : c'est M. Briand (+), président du Conseil, avec, à sa droite, le général Joffre; à sa gauche, le ministre de la Guerre, général Roques. Et en un groupement symbolique, encadrant le chef du gouvernement et les chefs de l'armée, d'une part notre or en la personne de M. Ribot, d'autre part notre artillerie, que multiplie chaque jour l'effort de M. Albert Thomas.

CANDEUR !

Nous sommes, trop évidemment, un peuple sans méfiance. Même nous avons failli en mourir. Malgré la déchirante leçon de 1870, crédules, affables et bons garçons, nous avons toléré autour de nous, en découvrant notre poitrine, des gaillards qui, répondant à nos sourires par leur obséquiosité, affûtaient en secret leur couteau et observaient l'endroit où ils pourraient le mieux nous porter le coup mortel.

Mais si candides que nous ayons pu nous montrer parfois, tout de même les Allemands nous croient plus candides que nature !

Depuis les premiers mois de la guerre, leurs agences officieuses ont, avec une audace tranquille, jeté sur le monde des informations abracadabrantes par lesquelles ils s'imaginaient troubler l'opinion publique de chez nous et influencer en leur faveur celle des pays neutres.

Avec un peu de tact ce pourrait être du travail dangereux. Mais, là encore, ils exagèrent. Comme disent nos poilus en leur pittoresque langage, ils « bousculent le pot de fleurs », ils « piétinent le barbelé ». Leurs grossiers artifices font long feu.

Et tous ceux que, dans l'univers, ils traitent sans précaution comme d'ingérissables gobemouches pourraient à bon droit s'esclaffer de la lourde candeur allemande s'ils ne reconnaissent pas plutôt dans ces manigances le cynisme hardi et brutal qui est la plus sûre caractéristique du génie allemand.

Ainsi, en ce moment, les bombardiers de Reims, d'Arras et d'Ypres, les incendiaires de Louvain, un peu gênés tout de même par l'immense réprobation du monde civilisé, s'efforcent de lui faire accroire que c'est nous qui sommes les barbares, ou tout au moins que nos attentats contre la Beauté ne sont pas moindres que ceux dont ils continuent à se rendre volontairement coupables.

C'est ainsi que, tout récemment, l'Allemagne nous a gratifiés d'un télégramme venu par la Suède et nous annonçant que, lors de leur tout dernier raid sur Metz, nos aviateurs ont causé les plus graves dommages à la « splendide » gare de Metz, au « magnifique » hôtel des postes de cette même ville, et au « monumental » quartier de maisons neuves que le Boche enrichi et triomphant a construites autour de ces deux palais.

J'ai relevé exactement les épithètes par lesquelles cette dépêche wolfo-suédoise a prétendu nous émerveiller et qui, par leur choix même, sont un nouveau témoignage du mauvais goût des Allemands, de leur irrémédiable incompréhension de la Beauté.

Je ne sais si nos hardis aviateurs ont mis à mal la gare et la poste de Metz. Mais ce que je sais bien, pour en avoir eu les yeux et le goût offensés, c'est que le « magnifique » hôtel des postes, la « splendide » gare et les « monumentales » maisons environnantes sont horribles.

Les Allemands ont certes bien outragé Metz, et de toute façon. Mais je ne crois pas qu'ils l'aient fait avec plus d'insolence qu'en élevant à côté des vieilles maisons françaises, d'une si simple et si harmonieuse majesté, ces colossales bâtisses qu'on ne peut voir sans souffrir. Elles représentent à merveille le mauvais goût et la mégalomanie de la plus récente architecture allemande.

Au lendemain de la guerre de 1870, et pendant quelques années, elle se contenta d'une orgueilleuse emphase de parvenu. Les maisons berlinoises de cette époque, avec leurs portiques, leurs balcons, leurs fausses cariatides de staff; les palais, avec leurs surcharges d'ornements et leurs lourdes sculptures dans le ciel, sont d'une hideur dont on peut sourire sans colère et sans alarme.

Mais après une courte période où les Allemands, gavés, montrèrent quelque velléité d'une architecture plus simple, ils ne tardèrent pas à traduire leur ivresse pangermaniste, chaque année plus effervescente, en monuments d'une monstruosité arrogante et agressive.

C'est l'époque du monument de Leipzig, de certaines gares bonnes pour abriter trois étages de zeppelins, des palais si affreux des expositions de Gand et de Lyon qui donnaient une funèbre impression d'étouffement et d'écrasement sous l'horreur. Et nous aurions dû savoir lire toutes les menaces qui étaient inscrites dans une telle architecture !

Les bâtisses de Metz se rattachaient à ce genre. Si on les a démolies, tant mieux. C'est beaucoup de laideur en moins.

Plus nous supprimerons de ces infamies, mieux nous servirons la Beauté.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

On pourrait trouver une preuve de l'empire réellement universel qu'exerce la France au point de vue littéraire dans la rédaction des communiqués chez toutes les puissances bellicérantes, amies ou ennemies.

Au début de la guerre, cette rédaction était fort différente pour chacune d'elles, et la nôtre, du reste, suscita des reproches qui n'étaient que trop fondés. Mais nous en changâmes au bout de quelques semaines, et la forme que nous avons adoptée présentait sans doute de réels avantages, des avantages de méthode, de concision, de lucidité, car elle a été imitée par l'Allemagne elle-même. Puis l'Autriche y est venue à son tour, après s'être longtemps complue à des factums qui prétaient souvent au ridicule. Il n'y a que l'état-major turc qui persiste à publier des histoires apparentées aux Mille et une Nuits : mais c'est ce qu'il faut sans doute pour ses lecteurs.

Toutefois, de pays à pays, les communiqués présentent encore quelques petites différences. C'est ainsi que les communiqués russes laissent assez souvent une place à l'anecdote de guerre, généralement exclue ailleurs. Ils signalent l'exploit particulier d'un soldat, la mort d'un officier supérieur, ou bien interrompent l'analyse des opérations pour noter qu'une femme a traversé un fleuve à la nage. Ceci tient sans doute à la nécessité d'intéresser la masse du peuple russe à la guerre : ces anecdotes retiennent son attention.

Mais en somme les communiqués des bellicérants, tout en usant parfois de prétérition — c'est ainsi que l'état-major allemand ne reconnaît la prise par nos troupes de Sailly-Saillies que sous cette forme : « L'ennemi a pu pénétrer dans Sailly : les combats continuent » — ne disent rien d'oiseux. Ils se bornent à un résumé sec, trop sec parfois, des résultats acquis. Je voudrais bien savoir pourquoi les Bulgares font exception.

Le communiqué de Sofia du 18 octobre dernier envoie gravement à l'univers, sur les ailes de la télégraphie sans fil, cette importante nouvelle : « A l'est du Vardar nous avons capturé... » Quoi ? Un corps d'armée, une brigade, un régiment, une compagnie ? Non pas : « Nous avons capturé deux Anglais. »

Vingt-cinq millions d'hommes sont aux prises en Europe. Il s'agit de savoir, pour la Bulgarie, si elle portera la peine un jour de sa trahison, et si prochainement elle perdra Monastir, pour commencer. Mais de cela les Bulgares ne disent rien. Ils ont capturé deux Anglais !

Pierre Mille.

Au voisinage de nos lignes sur la Somme, jeudi dernier, une fâcheuse collision eut lieu à la sortie d'un village entre une automobile où voyageait un officier et un cycliste qui portait un pli avec un zèle quelque peu irréfléchi. Les blessures furent légères et seront guéries demain. Aussi bien, cette moindre aventure n'aurait-elle qu'un intérêt secondaire si, par une curieuse coïncidence, le « procès-verbal de rencontre » n'avait établi que l'officier, le chauffeur et le cycliste portaient le même nom : Mayeur.

La guerre a beaucoup duré, mais nous inclinons à croire que, depuis août 1914, pareille circonstance ne s'était jamais produite.

La fête de Sainte-Marie de Salomé a été célébrée, cette année, au sanctuaire des Saintes-Maries de la Mer, le pittoresque et poétique village des Bouches-du-Rhône, qui voit, tous les ans, défiler la plus pittoresque théorie de pèlerins que l'on puisse imaginer.

L'après-midi, une procession, digne des jours glorieux de l'Eglise, parcourut le village, qui avait été pavoisé aux couleurs des Alliés. L'archevêque d'Aix bénit ensuite la mer et les barques des pêcheurs. A l'issue des vêpres, de vieux pêcheurs sont venus apporter, dans le plateau qui avait été mis à côté de l'autel pour recueillir les offrandes destinées, cette année, à être versées pour la défense nationale, leurs boucles d'oreilles, ces jolis petits anneaux d'or que portent les vieux loups de mer. Il y avait trente de ces anneaux. Ils ont, les bons pêcheurs, joyeusement sacrifié l'emblème de leur profession pour qu'il aille grossir le tas d'or versé par tous les Français.

Ce geste simple, qui aurait tenté le pinceau litur-

gique de Puvis de Chavannes, demeurera certainement un des plus beaux exemples de civisme patriotique.

Une plaque commémorative vient d'être apposée à la façade d'un grand café de New-York.

Dans ce grand café qui, il y a six ans, était un obscur petit café, Tipperary a été chanté pour la première fois !

La plaque de marbre porte ces seuls mots :

« Gentlemen, Tipperary partit vraiment de ce bar, pour conquérir le Vieux Monde ! »

Inutile d'ajouter que de jour, et surtout de nuit, phonographes, banjos et cornemuses reprennent avec frénésie « le nouveau chant national des Anglais ».

On ignore s'il est agréable aux Boches d'Amérique, car ils s'abstiennent en général de fréquenter l'établissement.

MEDAILLON

Le nouveau Crésus

J'ai rencontré Chrysippe, un récent enrichi. Il portait un veston trop exactement ajusté, des gants trop clairs et, sur un cravate trop vive, une perle trop somptueuse.

— Chrysippe, vous êtes beau, lui dis-je; car avec lui je n'ai point garde de modérer mon ironie.

Il m'a répondu simplement :

— Vous croyez ?

Alors j'ai repris avec franchise :

— Chrysippe, vous me faites de la peine. Votre naïveté, qui mérite quelque sympathie, ne suffit plus à compenser votre ignorance. Vous vous croyez bien mis parce que votre veston, coupé avec soin, vient sans doute de chez quelque bon faiseur. Cependant votre tenue offense par mille erreurs que vous ne sauriez voir, car vous partagez le défaut des femmes qui, de nature, sont incapables d'apprécier un homme réellement habillé... Vous dites?... Rien?... Chrysippe, il vous sied de rester parmi la foule des anonymes. La mode, pour nous, ne se fait ni sur les théâtres ni chez les tailleurs, fussent-ils des maîtres. A Paris, une douzaine de jeunes hommes la lancent et savent la porter avec goût. Pardon : la lancent, car il faut employer le passé. Aujourd'hui nos Brummel se battent et n'exercent leur dandysme qu'en bien horizon, sont devenus deux fois des lions...

Chrysippe m'avait écouté sans impatience. Il protesta timidement, la tirade finie :

— Je ne me croyais pas si mal. On m'avait dit...

— Quoi ? Chrysippe, écoutez-vous les courtisans ? Méditez ce mot de Balzac : « Un parvenu ne sait tout ce qui lui manque qu'après six mois de flatterie... » J'ajoute : et à condition qu'il se donne la peine d'apprendre. — LOUIS LÉON-MARTIN.

Excelsior a annoncé récemment que les Japonais vont adopter l'alphabet latin. Le promoteur de ce mouvement est, paraît-il, le poète Kakushu Kitahara, qui jouit, parmi les étudiants nippons, d'une popularité sans pareille.

Kakushu Kitahara n'attend pas, pour appliquer son idée, d'ajouter à son œuvre une nouvelle ballade. Il vient de se faire faire, en fin bristol, une carte de visite très parisienne, où son surnom japonais, qui signifie « bouteille de verre » (il le doit à sa santé fragile), est tracé en caractères latins avec de l'encre d'or.

Kakushu Kitahara a baptisé notre écriture, non point « pattes de mouche », mais « pattes de guêpe ».

Ça va aussi bien. Ça va même mieux — surtout s'il s'agit des lettres qu'échangent entre « bonnes amies » (et malgré l'union sacrée) certaines charmantes femmes de chez nous !

La fille de Guillaume, l'épouse de ce Mecklenbourg, qui vient d'être enlevée dans un asile d'aliénés, est une petite bonne femme assez dépensière, ce qui fait le désespoir de son kaiser de père.

Tout dernièrement, dit le *Berliner Tageblatt*, la princesse va trouver sa couturière et lui montre des boutons qui ornent une jaquette :

— Je n'aime pas ces boutons, il faut que vous me les changiez.

— Rien de plus simple; que dirait Votre Majesté de ceux-ci ?

— Ils sont parfaits, pourquoi ne les avez-vous pas mis ?

— Parce qu'ils coûtent un mark de plus.

— Je vais en parler à papa. Attendez.

Dans l'après-midi, la princesse revint chez la couturière :

— Ne les changez pas, papa dit que nous devons faire des économies.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Ma chère femme,

Tu ne saurais croire à quel point les affaires ont repris à Paris ! Partout où je vais, je ne vois et je n'entends que des gens qui prennent des commandes, qui passent des marchés, qui signent des contrats. Du haut en bas de l'échelle sociale, tout le monde vend, tout le monde achète. Il me semble que les heureuses spéculations des nouveaux riches ont troublé la tête de beaucoup de personnes, grisées par ces grosses fortunes si rapidement et si facilement acquises. Ton vieux provincial de mari est un peu ahuri au milieu de tous ces hommes et même de toutes ces femmes d'affaires qui jonglent avec des chiffres fabuleux et comptent sur des gains plus fabuleux encore !

J'ai sténographié pour toi ce petit dialogue entendu hier dans un café du boulevard. Je n'y ai rien ajouté. Son seul mérite est d'être fidèlement rapporté. J'avais comme voisins deux messieurs à l'air grave : l'un semblait avoir quarante et l'autre cinquante ans. Et voici ce que j'entendis :

— Monsieur Pagevin, j'ai acheteur pour quinze camions automobiles. Il me les faut en bon état. Avez-vous ça ?

— Pas sur moi, mais j'ai ce qu'il vous faut. A propos, monsieur Gimblette, vous n'avez pas besoin d'un navire ?

— Un navire de transport ?

— Non, un navire de guerre, mis en réforme. Il n'est pas en France, mais on peut aller le visiter.

— Voilà qui m'intéresse beaucoup. J'en parlerai à mon groupe financier.

— Votre groupe est important ?

— De premier ordre. Il ne s'occupe d'affaires qu'à partir de dix millions.

— Ça tombe bien : je suis vendeur d'une mine. Je suis tenu par le secret professionnel et ne puis encore révéler ce qu'on peut extraire de cette mine, mais, enfin, c'est une mine admirable. Les rapports des ingénieurs sont prêts, toutes les études ont été faites.

— Et la mine existe ?

— La mine existe, pas en France, mais on donnera toutes facilités pour aller se rendre compte sur place...

— C'est extrêmement intéressant. Je vais en parler à mon groupe.

— Il faudrait se hâter, car les R... sont sur l'affaire.

— Bigre ! il n'y a pas une minute à perdre ! Pour vous remercier, j'ai à vous proposer quelque chose d'aussi intéressant... C'est une idée qui va vous emballer ! C'est un nouveau modèle de jambes articulées... Je n'ai pas le droit d'en dire davantage. J'ai réuni une partie des capitaux. Il me manque encore, exactement, trois cent cinquante mille francs. Si vous me les apportez, vous aurez dix pour cent de commission et trois pour cent sur les bénéfices. C'est intéressant, hein ?

— Extrêmement intéressant, mais pourquoi votre groupe...

— Mon groupe, comme je vous l'ai déjà dit, ne s'occupe d'affaires qu'à partir de dix millions...

A ce moment, une dame survint et, après quelques propos violents, obligea M. Pagevin à quitter assez brusquement son interlocuteur et le café. Resté seul, M. Gimblette appela le garçon.

— Dites donc, Eugène, vous n'auriez pas cinq francs à me prêter ? J'ai oublié mon porte-monnaie.

— Désolé, monsieur Gimblette, mais vous me le faites trop souvent, ce coup-là...

— Voyons, Eugène, quarante sous ?...

— Non, je ne marche plus !

— Eh bien ! Eugène, je suis obligé de vous laisser les consommations. Je vous les paierai une autre fois. Vous avez tort de ne pas avoir confiance en moi. Je suis, en ce moment, sur une affaire d'or...

Mais déjà, Eugène, haussant les épaules, s'était éloigné du brasseur de millions.

Il y a, en ce moment, ma chère femme, un nombre considérable de M. Gimblette, dans la capitale !

Le Provincial.

LA SITUATION MILITAIRE

L'ENNEMI CONTRE-ATTAQUE EN VAIN SUR LA SOMME

Les Anglais continuent à progresser entre Thiepval et Le Sars

Les Roumains se replient en Dobroudja

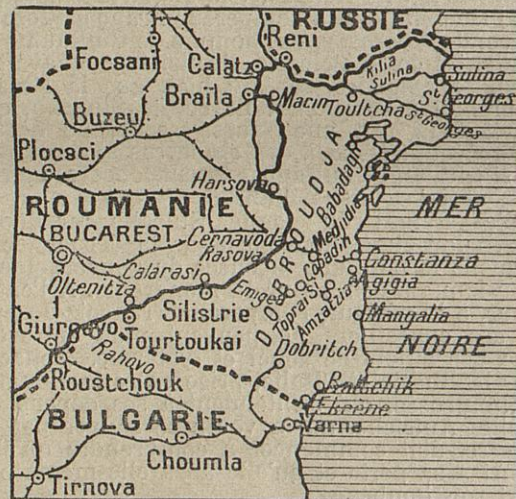
Sur le front de la Somme, l'ennemi continue à disperser son effort en des contre-attaques violentes, mais limitées, qui jusqu'ici ne lui ont procuré aucun avantage en compensation de pertes sérieuses. Après l'échec qu'il a subi devant Biaches, il a tenté de nous reprendre la ligne de bois où nous nous sommes établis, au nord de Chaulnes, sans y réussir davantage. Ces actions ne répondent pas à la méthode de stricte défensive que les journaux allemands, depuis le début de la bataille de la Somme, ne cessent de prôner. Elles ne s'expliqueraient pas, si l'intention de l'ennemi était vraiment de céder le terrain pour épargner les hommes, et de se replier progressivement sur des positions préparées à l'avance et toujours également solides. La vérité est que, contrairement aux affirmations de la presse allemande, toutes les positions n'ont pas une égale valeur et qu'il n'est pas indifférent de résister sur une hauteur ou au fond d'une dépression, en avant ou en arrière d'une voie de communication importante.

Notre avance au sud de la Somme menace les communications entre Péronne et Roye. D'où l'effort de l'ennemi pour l'enrayer, et si cet effort ne se manifeste que par des engagements locaux, c'est que les moyens manquent pour monter une contre-offensive plus étendue. En effet, nos attaques se poursuivent de part et d'autre de la Somme. Celles du nord ne sont pas moins redoutables que celles du sud, ni moins heureuses : la série de succès que les Anglais viennent de remporter entre Thiepval et Le Sars fait partie d'une progression méthodique vers Bapaume dont les conséquences funestes pour toutes les positions allemandes au sud d'Arras ne sauraient échapper à l'ennemi. Il est donc obligé de faire face à la fois sur tous les secteurs de ce vaste champ de bataille.

Il ne peut davantage ramener des renforts d'autres parties du front occidental. Cet expédient, dont il a usé jusqu'à la limite que la prudence ne permet pas de dépasser, n'est plus possible aujourd'hui. On peut même remarquer que certaines régions de ce front paraissent lui donner quelque inquiétude, car il signale presque quotidiennement la violence des actions d'artillerie sur les deux rives de la Meuse.

En Dobroudja la situation, depuis quelques jours, est devenue moins favorable. Les forces russo-roumaines s'étaient, on s'en souvient, repliées tout d'abord sur la ligne Rasova-Copadin-Topraisari-Tuzla. Elles avaient ensuite refoulé l'ennemi par une brillante contre-offensive. Elles viennent d'être rejetées sur leurs positions de départ, et les Allemands prétendent avoir pris Tuzla, Topraisari et Copadin. La cause de cet échec est l'artillerie puissante dont Mackensen dispose, car telle est, en ces parages comme ailleurs, l'unique supériorité de l'ennemi. Aussi voit-on qu'il n'obtient aucun avantage en Transylvanie, où la lutte se concentre autour de passes abritées que les bombardements ne peuvent écraser. Il faut des assauts pour les emporter. Dans ces combats d'homme à homme, non seulement les Roumains ne perdent pas de terrain, mais ils ont et gardent l'avantage sur toute la ligne.

Or, la route d'invasion en Roumanie passe par la Transylvanie. La Dobroudja ne conduit qu'au Danube, qui n'est pas un obstacle négligeable, surtout en cette saison. L'offensive de la Dobroudja n'aurait donc de conséquences graves que si elle amenait nos alliés à dégarnir leur frontière de Transylvanie. Si l'un des deux fronts doit être subordonné à l'autre, c'est



donc celui de la Dobroudja. Mais cette subordination n'entraîne pas nécessairement un sacrifice, et il est permis d'espérer que la situation sera rétablie en Dobroudja, comme elle le fut déjà quand les circonstances étaient plus critiques encore.

En Macédoine, le mauvais temps qui a gêné les opérations n'a pas empêché nos troupes de progresser dans la région de Guevgueli, ni les Serbes de gagner encore un peu de terrain dans le coude de la Cerna, qui est aujourd'hui entièrement en leur pouvoir.

Jean Villars.

L'assassinat du comte Sturgkh

C'est un signe du désordre intérieur et de l'affaiblissement croissant de l'Autriche.

Il y avait beaucoup d'incertitude dans les premières informations qui sont parvenues à Paris au sujet de l'assassinat du comte Sturgkh. On a commis, d'abord, une erreur sur la personne de l'assassin. Il ne s'agit pas, comme on l'avait cru d'abord, de Frédéric Adler, Allemand de Bohême, écrivain connu et âgé aujourd'hui de soixante ans. Toutes les déductions que l'on avait prématurément tirées se sont donc trouvées fausses. Il s'agit en réalité de Fritz Adler, fils du député socialiste autrichien Victor Adler, mais qui ne saurait être considéré comme représentant les idées de son père. Celui-ci s'était même, paraît-il, séparé de son fils. Fritz Adler était un irrégulier, un déclassé, une sorte de dillettante de l'anarchie, ami des intellectuels viennois qui tiennent leurs assises dans les cafés, qui en sont encore aux théories de Burnier et de Nietzsche. Tout laisse penser que l'assassinat du comte Sturgkh est l'œuvre d'un exalté et d'un « solitaire ».

Il serait donc imprudent de regarder ce crime comme le signal d'un mouvement de révolution auquel, pour être sérieux et efficace, il manque en ce moment, dans les pays germaniques comme chez tous les belligérants, la condition indispensable qui est la présence des éléments révolutionnaires. En Autriche comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, tous les hommes capables de s'insurger sont sous les drapeaux. L'empereur François-Joseph peut se



COMTE STURGH

LE PALAIS DU SILENCE



Le Reichstag, parlement autrichien, clos depuis 1914.

tranquilliser; pour le moment du moins, il est assuré de ne pas revoir, comme aux débuts de son règne, en 1848, sa capitale tomber aux mains des émeutiers.

Les coups de revolver qui ont abattu le comte Sturgkh constituent cependant un symptôme important, car le crime d'un excentrique comme Fritz Adler traduit quand même un état d'esprit. La personnalité du ministre disparu était mince, mais il représentait un système, celui de l'administration autrichienne. Et ce système, au cours de ces derniers temps, était aux prises avec des difficultés croissantes: périls de la guerre, mécontentement intérieur, luttes des nationalités contre la centralisation viennoise, tyrannie des Magyars, pression des Allemands, rien ne manquait pour rendre la situation inextricable. De partout, même et surtout d'Allemagne, on sommait le comte Sturgkh de convoquer le Reichsrat, qui, on le sait, n'a pas été réuni depuis 1914. Le baron Burian était menacé. Il résistait péniblement à toutes les forces qui conspiraient contre lui, et, bien qu'il soit Hongrois, la Hongrie voulait, à sa place, imposer à l'empereur François-Joseph le comte Andrássy, — l'homme de Guillaume II. Au sujet de la Pologne, l'Autriche ne savait à quoi se résoudre, sentant bien que la Prusse cherchait à l'exploiter. Le comte Sturgkh, qui avait déjà fait une fausse sortie, ne devait guère voir d'issue à des embarras si multiples et si graves, et qui subsisteront, encore aggravés, après sa disparition.

L'assassinat du comte Sturgkh marquera ainsi une étape nouvelle dans la décadence à laquelle la politique insensée du gouvernement de Vienne a condamné la monarchie. A l'extérieur, à l'intérieur, l'empereur François-Joseph et ses conseillers ne peuvent plus entrevoir que des sujets de souci et d'alarme. Menacée par la Russie et l'Italie, prise entre la Hongrie et la Prusse, qui s'entendent à ses dépens, la vieille Autriche, qui a voulu se sauver par la guerre, doit commencer à comprendre qu'elle court à sa perte et qu'elle aura elle-même ouvert son tombeau.

Le crime de Fritz Adler n'aura peut-être pour conséquence immédiate que la disparition d'un fonctionnaire assez pâle auquel un successeur sera facilement trouvé. Mais il est l'expression du désordre et du désarroi dans lesquels est tombée l'Autriche.

Jacques Bainville.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

GENÈVE, 22 octobre. — Voici, d'après les journaux de Vienne, un nouveau récit de l'attentat contre le comte Sturgkh :

Le comte Sturgkh était arrivé à l'hôtel Moissel et Séhand le 21 octobre, entre 1 heure et 2 heures. Il était accompagné du gouverneur du Tyrol, comte Toggenburg, arrivé le matin, et qui voulait repartir le jour même, et du baron Franz d'Erenthal, capitaine de uhlans à la disposition et frère de l'ancien ministre des Affaires étrangères.

A trois tables de distance avait pris place un homme qu'on n'avait encore jamais remarqué à l'hôtel, où ne viennent presque que des habitués; il paraissait âgé de 30 à 40 ans, était de grande taille, large d'épaules, avec une petite moustache blonde coupée court, des lunettes et de longs cheveux bien peignés. Il s'était installé de façon à avoir le comte Sturgkh en face de lui.

Le président du Conseil avait, durant son repas, soutenu une conversation animée. Il était en train de fumer un cigare en prenant son café, lorsque l'étranger, qu'on n'avait aucun motif d'observer et qui venait aussi d'achever son repas et de payer son addition, se leva soudain et s'avança vers la table du président du Conseil. Le comte Sturgkh et le comte Toggenburg le virent approcher et crurent qu'il voulait rendre visite à des personnes assises à une table voisine. Mais lorsque le jeune homme fut arrivé près de la table du président du Conseil, il se mit à courir, la main dans sa poche, et avant que personne eût deviné ce qu'il projetait, trois détonations retentirent. Les coups, dirigés contre la tête du président, portèrent droit au but. Le comte Sturgkh s'affala à terre. Le sang jaillit de son visage et recouvrit ses vêtements. On peut à peine se faire une idée de l'effroi qui régnait à ce moment dans la salle. Les deux compagnons de table du comte Sturgkh étaient comme paralysés. Cependant, le comte Toggenburg se levait bientôt et brandissait sa chaise en guise d'arme contre le meurtrier. Celui-ci courut à travers la salle vers la porte, suivi par le comte Toggenburg et le baron d'Erenthal. Lorsque le meurtrier eut atteint la porte, le premier sommelier, Grumbach, se précipita sur lui, tandis qu'un officier tirait son sabre. D'un bras vigoureux le sommelier fit retomber la main du meurtrier, toujours armée du revolver. Pendant la courte lutte, l'arme se déchargea une quatrième fois et la balle alla blesser légèrement le baron d'Erenthal à la cuisse droite. Le meurtrier fut maîtrisé, désarmé et arrêté aussitôt.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 22 Octobre (812^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, la nuit a été calme, à part quelques escarmouches de patrouilles qui nous ont permis de faire des prisonniers. On ne signale aucune action d'infanterie.

AU SUD DE LA SOMME, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives dans la région de Biaches et du bois Blaise. Il se confirme que les pertes des Allemands, au cours des contre-attaques effectuées par eux hier dans ce secteur, ont été considérables, notamment DEVANT LE VILLAGE DE BIACHES, qu'ils ont attaqué avec de puissants effectifs.

DANS LA REGION DE CHAULNES l'ennemi a violemment attaqué nos nouvelles positions au lever du jour et a essayé de nous rejeter des bois enlevés hier par nous; ses efforts sont restés infructueux et ne lui ont valu que des pertes élevées. Nos gains de la veille ont été intégralement maintenus.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands, après un violent bombardement, ont dirigé, vers treize heures, une nouvelle attaque SUR LA PARTIE SUD DES BOIS DE CHAULNES que nous occupons. Repoussé partout avec des pertes sérieuses, l'ennemi a laissé entre nos mains un nombre de prisonniers qui n'est pas encore connu.

D'après de nouveaux renseignements, l'attaque de ce matin, dans la même région, a été très meurtrière pour les Allemands. Des fractions ennemies qui avaient réussi à prendre pied dans nos premières lignes ont été complètement cernées. 150 Allemands survivants ont été faits prisonniers.

Partout ailleurs, canonnade intermittente.

Communiqué britannique

10 HEURES 40.

Hier, une attaque très réussie nous a permis de nous emparer de la totalité de nos objectifs. Jusqu'ici plus de 800 prisonniers ont été dénombrés. Il en arrive constamment de nouveaux. Nos pertes paraissent légères. Il ne s'est produit aucune contre-attaque ennemie au cours de la nuit.

Communiqués de l'armée d'Orient

Le mauvais temps a gêné les opérations sur la plus grande partie du front. Nous avons néanmoins réalisé quelques progrès SUR LA DROITE DU VARDAR. Les Serbes ont fait une trentaine de prisonniers DANS LA REGION DE LA CERNIA.

LONDRES, 22 octobre. — Communiqué officiel britannique de l'armée d'Orient :

En raison du mauvais temps, les opérations se sont bornées à des engagements de nos patrouilles avec l'ennemi.

Pour le Roi de Prusse!

dont EXCELSIOR commencera prochainement la publication, est dû à la plume d'un grand romancier populaire

GEORGES MALDAGUE

VOTRE BÉBÉ DOIT MANGER

pour que ses petits bras et jambes deviennent proportionnés à son estomac volumineux. Il doit dormir pour qu'il puisse manger davantage. C'est pourquoi la question de son alimentation est si importante, et c'est pourquoi une alimentation non appropriée éteint la vie d'un si grand nombre de bébés. La meilleure nourriture pour les nourrissons est le lait maternel, mais s'il fait défaut le meilleur succédané est la *Farine lactée Nestlé*, aussi digestive, aussi pure, aussi saine, aussi sûre que le lait de la mère.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un nouvel "as" : le maréchal des logis Flachaire

L'ADJUDANT DORME ABAT SON QUINZIÈME AVION ENNEMI

Sur le front de la Somme, nos aviateurs ont abattu hier trois avions allemands. Cinq autres ont dû atterrir avec des avaries. Au cours de ces combats, l'adjudant Dorme a descendu son quinzième appareil ennemi à Barleux, et le maréchal des logis Flachaire son cinquième, qui s'est écrasé sur le sol dans la même région.

Au nord de Verdun, un ballon captif allemand, attaqué par un de nos pilotes, s'est abattu en flammes.

Dans la nuit du 21 au 22, six de nos avions ont bombardé la gare de Courcelles-sur-Nied, à l'est de Metz : 180 obus de 120, jetés sur les bâtiments et sur les voies, ont paru causer des dégâts importants.

Dans la même nuit, nos escadrilles ont lancé 50 obus sur les gares de Saint-Quentin et de Tergnier, 16 obus sur des bivouacs de la région d'Elain, 128 obus de gros calibre sur les gares de Ham, Athies, et sur les hangars d'aviation de la région de Péronne.

Dans la journée d'hier, un avion allemand a été abattu dans nos lignes par le tir de nos canons spéciaux.

Mort

au cham d'honneur

Le lieutenant Noël de Rochefort a été tué le 16 septembre, au cours d'une mission de chasse. Plusieurs fois cité à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, décoré de la croix militaire anglaise, le lieutenant Noël de Rochefort était hautement estimé de ses chefs.



LIEUTENANT NOËL DE ROCHEFORT

le lieutenant Noël de Rochefort était hautement estimé de ses chefs.

M. Ghenadieff condamné à dix ans de travaux forcés

AMSTERDAM, 22 octobre. — Un télégramme de Sofia annonce que M. Ghenadieff, ancien ministre des Affaires étrangères de Bulgarie, poursuivi ainsi que plusieurs de ses partisans politiques sous l'accusation de trahison et de corruption, a été condamné à dix ans de travaux forcés.

POUR LE DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Souscrire à l'Emprunt, c'est abrégier la durée de la guerre.

Pour obtenir la victoire, sans laquelle l'ennemi nous accablait de représailles, sans laquelle nous serions condamnés à la décadence et à la ruine, il faut à la France des canons, des munitions et un trésor de guerre pour payer ses armements.

Plus les souscriptions à l'Emprunt seront abondantes, plus nos moyens d'offensive seront puissants et rapides.

Une paix boiteuse ne nous permettrait pas de réparer les désastres de la guerre qui nous a été imposée. Elle ne nous permettrait pas de réaliser les progrès économiques indispensables au relèvement national.

Une paix de lassitude nous obligerait à subir des charges écrasantes. Elle nous laisserait sous la perpétuelle menace d'un nouveau conflit et, par conséquent, nous contraindrait à engager, comme par le passé, des dépenses militaires de plus en plus lourdes.

Mais une paix glorieuse, qui nous protégerait contre de nouvelles agressions, favoriserait l'essor de notre industrie, de notre commerce, de notre agriculture.

La France récupérerait bien vite ses pertes matérielles, si elle était assurée d'une longue période de paix, gage certain de sa prospérité.

Les efforts de tous doivent être dirigés vers la victoire décisive qu'il faut obtenir à tout prix. Aider nos armées à vaincre l'ennemi, par de larges souscriptions à l'Emprunt, c'est servir son propre intérêt. Verser ses épargnes au Trésor, c'est multiplier les moyens d'offensive et rendre la victoire plus prompte.

Souscrire à l'Emprunt de la Défense nationale, c'est abrégier la durée de la guerre.

DERNIÈRE HEURE

Le malaise autrichien

Malgré les efforts de la police et de la censure, le mécontentement général ne peut plus être dissimulé.

BERNE, 22 octobre. — On télégraphie de Vienne à la Gazette de Francfort, 21 soir, qu'aujourd'hui devait se tenir une grande réunion convoquée par un groupe de professeurs de l'Université pour discuter la question de la convocation du Parlement. 15.000 invitations avaient été lancées, mais la police avait, dès avant-hier, interdit la réunion. Elle a même interdit une réunion sur le même objet qui devait se tenir également aujourd'hui et qui était convoquée par l'Association des démocrates allemands.

Un article significatif

BERNE, 22 octobre. — L'Arbeiter Zeitung du 20 octobre arrivée aujourd'hui à Berne contient, dans un article consacré à la censure et censuré lui-même, le passage suivant au sujet du comte Sturgkh :

Le comte Sturgkh plane à une hauteur qui rend pour lui superflu d'observer les courants d'opinion et les fermentations des esprits dans le peuple, et qui, à plus forte raison, lui interdit de tenir compte de ces manifestations.

Le blâme ne l'atteint pas, les critiques sont échappées, les aspirations politiques ne doivent pas se faire entendre.

Nous ignorons si notre plainte l'atteindra, mais l'homme d'Etat responsable peut-il se dispenser de se poser la question suivante : « Cet état de choses dans lequel le gouvernement a pour sa part une puissance illimitée et où le peuple a le sentiment de son impuissance absolue est-il le seul régime possible ? Ne deviendra-t-il pas intenable à la longue et surtout est-il dans l'intérêt de l'Etat ? »

L'Arbeiter Zeitung est le journal du député socialiste Victor Adler, père de Frédéric Adler.

Après le drame

GENÈVE, 22 octobre. — On mande de Vienne le 21 octobre :

Suivant l'expertise du docteur Linderbaum, le comte Sturgkh reçut deux blessures : une balle le frappa à la racine du nez, traversa la tête et sortit par la nuque ; une seconde balle pénétra dans la tête par le milieu du front et resta dans le crâne. La troisième balle, qui n'a pas atteint le comte Sturgkh, a été retrouvée sur le plancher ; elle avait seulement effleuré le comte d'Arenthal à la cuisse droite.

Le préfet de police, baron Gorup, a procédé lui-même au premier interrogatoire du meurtrier et aux premières constatations.

Le maire de Vienne est venu lui aussi sur le lieu de l'attentat ; il était profondément ému.

Les dépositions des témoins ont duré plusieurs heures. Au bout de quatre heures trois quarts, l'assassin a été conduit en automobile à la prison de la ville. Le cadavre de la victime est resté dans la salle à manger, étendu sur une table et recouvert d'une nappe blanche jusqu'à ce que les détails du drame aient été établis par la commission judiciaire ; puis il a été transporté à la présidence du Conseil.

La délégation des intellectuels espagnols est arrivée hier soir à Paris

Les membres de la délégation de l'Institut espagnol, qui viennent rendre à l'Institut de France la visite qu'ils reçurent pendant les vacances de Pâques, après avoir quitté Hendaye hier matin, ont été reçus à Bordeaux par MM. Olivier Bascon, préfet de la Gironde, Charles Gruet, maire de Bordeaux, le consul d'Espagne et le conseil de l'Université.

De cordiales allocutions ont été prononcées par MM. Thamin, recteur, Olivier Bascon, Charles Gruet et Oceana. Après un déjeuner au buffet, les académiciens sont partis pour Paris par le train de 13 h. 8.

C'est à 10 h. 20 du soir qu'ils sont arrivés à Paris, à la gare d'Orsay, où ils étaient attendus par MM. Joly, président de l'Institut ; Imbart de La Tour, Bergson, Stourm, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques ; Widor, Waltner, Bonnat, Marqueste et Saint-Saëns, de l'Académie des Beaux-Arts ; Etienne Lamy, de l'Académie française ; Picard, Edmond Perrier, de l'Académie des Sciences ; le comte Durrien et Alfred Croiset, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Après de chaleureuses paroles de bienvenue, MM. Bilbao, Blay, Odon de Buen, Meneudex Pidal, Octavio Picon, Azana et Castro ont gagné les ap-

Les Roumains remportent des succès partiels sur le front nord-ouest

ILS RECULENT EN DOBROUDJA

BUCAREST, 22 octobre. — Communiqué officiel roumain.

FRONTS NORD ET NORD-OUEST. — A Tulghes et Bicz, la situation est sans changement. Dans la vallée de Trotus, nous avons attaqué et repoussé l'ennemi.

A Goiossa, dans la vallée de l'Uzul, violent bombardement de l'artillerie lourde ennemie.

Dans la vallée de l'Oituz et de Slanio, nous avons attaqué et repoussé l'ennemi à la baïonnette.

Dans la vallée de Buzeu, à Tabla-Butzi, à Bratocca et à Proditus, la situation est sans changement ; le calme est complet sur tout le front.

A Predeal, bombardement d'artillerie lourde.

Dans la région de Dragoslavele, nous avons repoussé deux attaques ennemies.

L'action contre les troupes qui ont passé par Scara, est en cours.

Dans les vallées du Jiul et de l'Olt et à Orsova, la situation est sans changement. Une violente tempête empêche les opérations.

EN DOBROUDJA. — De violentes attaques ennemies nous ont obligés à nous retirer.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 22 octobre (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Sur la rivière Marianovka, dans la région des villages Svestniki et Skomorivkhi, la lutte obstinée pour la possession des forêts et des collines sur la rive occidentale de la rivière continue. Les positions passent de main en main. L'ennemi attaque avec acharnement, mais il a été rejeté par notre feu.

FRONT DE ROUMANIE. — Sur les fronts du Nord et du Nord-Est, après le bourg Bekass (40 kilomètres à l'ouest de Patry), les Roumains ont entouré un détachement ennemi situé sur une petite chaîne de montagnes. Nous avons capturé 500 prisonniers et pris deux canons et cinq mitrailleuses.

Dans la vallée de la rivière Tretyouche, nos succès se développent. Nous avons fait prisonniers un officier et 100 soldats et pris 2 mitrailleuses.

Dans la vallée de la rivière Olza, l'ennemi a été rejeté avec de grosses pertes.

Dans la vallée de la rivière Bouzeo, les Roumains ont été obligés de reculer vers Goura-Siriloui.

Dans le col de Bran, près de Dragoslavele, à 40 kilomètres vers le sud-ouest de Kronstadt (Brasso), les attaques ennemies ont été rejetées avec de grosses pertes.

FRONT DE DOBROUDJA. — L'ennemi a pris l'offensive sur la ligne entière du front. Nos troupes et celles des Roumains ont été obligées de reculer légèrement.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Un vapeur suédois, un vapeur norvégien, trois vapeurs et deux chalands anglais coulés

LONDRES, 21 octobre. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Huguenot* a été coulé. Onze hommes de l'équipage ont été débarqués à Newcastle ; on suppose que le reste de l'équipage a été sauvé et débarqué.

Le vapeur anglais *Clibun* a été coulé ; l'équipage a été sauvé par le vapeur norvégien *Haydrot*.

Le vapeur anglais *Marchioness of Glasgow* a été coulé ; tout l'équipage a été débarqué.

Le vapeur suédois *Alphild* a été coulé le 19 octobre. Huit hommes de l'équipage ont été noyés ; les autres sont sauvés.

Le vapeur norvégien *Fulvio* a été coulé ; l'équipage est sauvé.

Les chalands anglais *Gritt* et *Princess May* ont été coulés ; les équipages sont sauvés.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1 fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Agence Distribution, 22, rue Rambuteau, Paris

L'avance italienne sur Trieste

ROME, 22 octobre. — L'activité de l'artillerie italienne sur le Carso fait prévoir comme imminent quelque nouvel événement.

A ce propos, il est intéressant de remarquer que la presse autrichienne elle-même est obligée de reconnaître que Duino est sérieusement menacé par les Italiens et que des renforts importants y ont été envoyés. Si Duino tombait, Trieste serait alors sérieusement menacée et les Allemands, pour la défendre, sont décidés à faire tous les sacrifices, même celui de renoncer à leur offensive contre la Roumanie.

Le communiqué italien

ROME, 22 octobre. — Les pluies et d'abondantes chutes de neige ont limité, hier, les opérations à une activité d'artillerie et à de petites actions de patrouilles.

Nos troupes ont exécuté avec leur rapidité habituelle les travaux de consolidation des positions conquises.

La crise des effectifs en Autriche-Hongrie

ROME, 22 octobre. — Suivant les calculs officiels, l'Autriche-Hongrie a levé, jusqu'en avril dernier, 7.400.000 hommes. Sur ce nombre, 3 millions restent encore disponibles, et 300.000 mobilisés sont dans les dépôts d'instruction. Les pertes austro-hongroises s'élèveraient donc à 4.100.000 hommes.

Le gouvernement austro-hongrois ayant déjà appelé les classes de 18 à 51 ans, on voit à quel point la constitution de nouvelles formations est difficile.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 30

Le total des prisonniers faits au cours des opérations d'hier entre le Saris et la redoute Schwaben s'élève actuellement à mille dix-huit, dont seize officiers.

Au début de la matinée les Allemands ont fait exploser deux fourneaux de mine au sud d'Ypres et vers le Bluff. Ils ont occupé le rebord des entonnoirs où nous les avons soumis à un bombardement continu.

Pendant les combats d'hier nos aviateurs ont exécuté d'excellent travail. Ils ont repéré des batteries ennemies, abattu cinq appareils allemands et en ont contraint quatre autres à atterrir avec des avaries. Trois des nôtres ne sont pas rentrés.

Le raid d'un avion allemand sur la côte est de l'Angleterre

LONDRES, 22 octobre. — On communique la note officielle suivante :

« Un aéroplane ennemi est apparu aujourd'hui à 1 h. 45 de l'après-midi au-dessus de Sheerness, sur la côte orientale de l'Angleterre, volant très haut.

Quatre bombes ont été lancées, dont trois sont tombées près du port et la quatrième près de la gare, endommageant quelques wagons.

Des aéroplanes anglais sont partis à la poursuite de l'ennemi qui a disparu dans la direction du nord-est.

Il n'y a aucune victime. »

VIOLENT INCENDIE dans une usine de produits chimiques

Hier soir, à 7 heures, un violent incendie s'est déclaré dans l'usine Salles, fabrique de produits chimiques, 87, rue Henri-Martin, au Petit-Ivry. Un bâtiment en bois de 2.000 mètres de superficie s'est embrasé dans toute sa hauteur et a été complètement détruit. Les pompiers de Paris se sont rendus sur les lieux pour prêter leur concours à ceux de la localité.

On ne signale fort heureusement pas d'accident de personnes, et le sinistre n'occasionnera probablement pas de chômage. Les dégâts matériels sont évalués à un million de francs environ.

Le feu a été circonscrit vers 9 heures moins le quart. Le préfet de police, le colonel des pompiers, M. Rousselle, président du Conseil général, et M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil municipal, ainsi que plusieurs officiers supérieurs, étaient accourus sur le théâtre de l'incendie.

UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DANS UN CAMP RUSSE, SUR LE FRONT FRANÇAIS



L'HEURE DE L'OFFICE AU CAMP

LE PORTE-DRAPEAU

LA BÉNÉDICTION INDIVIDUELLE DES OFFICIERS PAR LE POPE

GRAL. LOCKVITZKY

Pendant une période de repos à l'arrière du front de Champagne, où ils assurent la garde d'un important secteur, les soldats russes assistent ici à l'une de ces parades militaires où, selon l'usage de leurs armées, une large part est faite aux cérémonies du culte. Si braves à la guerre, les soldats du tsar, au moment du repos, confondent dans la même vénération, leur Dieu, leur souverain, leur

patrie. Serrés en masses profondes devant la petite chapelle qui fut édifée dans leur principal camp, ils unissent ici leurs prières pour le succès de nos armes communes et pour le triomphe de la Justice sur l'iniquité du Germain. Ces pieuses assemblées comportent un épisode particulièrement émouvant : la bénédiction des troupes. En outre, on voit les officiers défilant un à un devant le pope.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le tennis

Juillet 1914. Un petit trou pas cher, quelque part, entre Paris-Plage et Cabourg. Village pauvre, rares villas semées autour de l'unique hôtel, vide autant que décrépit. Sur la plage, environ six cabines mornes et blanc sale; huit parasols qui furent rouges. Silence; atmosphère d'ennui profond. A « L'Epave » (salon, salle à manger, cinq chambres, etc.), la famille Marillac : M. Marillac, 56 ans; Mme Marillac — Oh! Mais n'allez pas croire que je vais avoir l'indiscrétion de vous dévoiler l'âge d'une femme! — et les quatre petites Marillac qui, elles, peuvent encore dire le leur : Lily, 16 ans; Pierrette, 15 à Noël; Loulou, très fière d'entrer demain dans sa quatorzième année, et Souzy, qui vient d'atteindre ses 12 ans. Pourquoi ils sont ici? Eh bien, ils... Mais écoutez donc plutôt, je crois qu'on parle là, dans le petit salon :

PIERRETTE (dans un bâillement). — Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui?

SOUZY (les yeux au ciel). — On s'embête!

LILY (avec un soupir). — Comme hier...

LOULOU (douloureuse). — Comme demain...

LILY. — Et voilà quinze jours que cela dure!

SOUZY (résignée). — Plus que deux mois et demi!

PIERRETTE (avec révolte). — Tout ça, c'est la faute de maman!

LOULOU (indignée). — Veux-tu bien te taire!

PIERRETTE (se redressant). — Quel mal y a-t-il à dire cela? N'est-ce pas vrai que sans sa neurasthénie, décrochée je ne sais où, nous serions en ce moment à X..., comme les autres années?

LILY (pleine de regrets). — A la bonne heure, on s'amusait là-bas!

PIERRETTE. — Le casino...

LOULOU. — ... Les toilettes, l'heure du bain...

LILY (gémissante). — Tandis qu'ici...

PIERRETTE (déclamant). — Nous et l'immensité!... C'est plus poétique!

LILY (amère). — Et moins drôle... Pas d'amies!...

PIERRETTE (ironique). — Comment!... Aussi, vous êtes d'un difficile!... Et la famille Victorin!... La mère toujours malade, le père se louant dans les fermes, à droite et à gauche, et les quatre petiots, tous plus pâles, plus miséreux, plus maigres les uns que les autres!... Vous réclamez des relations : en voilà!

LOULOU (haussant les épaules). — Tu es stupide!... Et puis, un pays affreux! Pas de promenades...

SOUZY. — Pas même de tennis!

PIERRETTE (dans une inspiration). — Oh! Souzy! Souzy! Tu es un génie!

TOUTES. — Qu'est-ce qui te prend?

PIERRETTE. — Un tennis! Voilà le salut!... Vite, un tennis!

LOULOU. — Oui, mais où?

PIERRETTE. — Là, dans le terrain, derrière la maison...

LILY. — Papa ne consentira jamais...

PIERRETTE (très décidée). — Il faudra bien!... J'en ai assez, moi!

LES AUTRES. — Et nous, de trop!

PIERRETTE. — Alors, mes petites poules, qui est-ce qui parlera à papa?

LOULOU. — Toi!

PIERRETTE (se défilant). — Oh! Mais non!... Lily, la plus âgée...

LILY (vivement). — Pas du tout!... Souzy, la plus jeune, la benjamine...

SOUZY (boudeuse). — C'est toujours moi!... Eh bien non, je ne dirai rien du tout à papa!

M. MARILLAC (entrant). — Qu'est-ce que tu ne me diras pas, Souzy?

TOUTES (à part). — Ah! Flûte!

PIERRETTE (bas à Souzy). — Vas-y.

SOUZY (entêtée). — Non, là!

M. MARILLAC (sévère). — Qu'y a-t-il donc? Et de quoi parliez-vous?

PIERRETTE. — Voilà... je...

LILY (venant à son secours). — Nous avions pensé...

LOULOU (arrivant à la rescousse). — ...Que... peut-être...

PIERRETTE (prenant son courage à deux mains et très vite). — Oui, que, peut-être, nous pourrions installer un tennis derrière la maison...

M. MARILLAC (froidement). — Pas du tout, Mesdemoiselles. Je suis désolé... Je veux y planter des fleurs.

LES TROIS AINÉES (vivement). — Mais rien ne poussera! — Il y a bien trop de vent! — C'est plein de cailloux!

M. MARILLAC. — Pas du tout! C'est très protégé, la terre est superbe et ça viendra très bien... (Se dirigeant vers la porte.) A tout à l'heure...

PIERRETTE (échangeant avec ses sœurs un coup d'œil de désappointement). — Raté!... (Puis tout de suite câline, vers M. Marillac.) Mon petit papa...

LOULOU (tendrement et lui prenant le bras gauche). — Mon cher petit papa...

LILY (s'accrochant au droit). — Ecoute, mon petit papa chéri...

M. MARILLAC (souriant). — Eh bien, quoi donc, petits serpents?

PIERRETTE (l'embrassant). — Sais-tu ce que ferait un petit papa qui serait très, très gentil?

LILY (de même). — ...Qui serait un amour de petit papa...

LOULOU (de même). — ...Un petit papa mignon comme tout!

SOUZY (imitant ses sœurs). — ...Un petit papa adoré!...

M. MARILLAC (riant). — Comment! Toi aussi!... Ah! Les petites mâtines!... Elles savent bien s'y prendre!

TOUTES. — Et qu'est-ce qu'il ferait donc ce petit papa-là?

M. MARILLAC (riant toujours). — Oh! Elles sont trop! J'y renonce!

PIERRETTE (anxieuse). — Alors, tu veux bien?

M. MARILLAC (les repoussant). — Lâchez-moi!

PIERRETTE (le marchant en mains). — Dis oui, et tu seras libre!

M. MARILLAC (avec un effroi joué). — C'est la question, alors! Oui, oui, oui, mille fois oui!... Mais, de grâce, laissez-moi respirer!

PIERRETTE (battant des mains). — Quel bonheur!

TOUTES. — Mon petit papa, pour la peine, on va t'embrasser!

1916. Même petit trou. Mêmes villas. Même hôtel vide. Même misère chez les Victorin. A « L'Epave », Mme Marillac soigne toujours sa neurasthénie récalcitrante. De l'emplacement du tennis, derrière la maison, jaillissent des voix joyeuses, mais ce n'est ni « play », ni « ready », qu'elles lancent sous le soleil pâissant de septembre :

— Oh! Elles sont superbes!

— La belle récolte!

— De la vraie hollandaise, Mesdemoiselles.

— Il y en aura plus de cent kilos!

— Ce qu'ils vont être contents!

Qui donc? Eh pardi, tous les Victorin, jusqu'au père, quand il apprendra la chose, là-bas, dans la tranchée... Car, pour les pauvrets du poilu, les petites Marillac, sacrifiant leur jeu favori, ont gaiement, un beau matin, transformé le tennis sablé en un petit champ de pommes de terre...

M. L. Arsandaux.

LA LUTTE

jusqu'à la victoire complète

Telle est la volonté manifestée hier par l'assemblée plénière des radicaux.

La réunion plénière du Comité exécutif du parti radical et radical-socialiste, composé des sénateurs et des députés du parti et des délégués spécialement mandatés par leurs fédérations, s'est tenue hier après-midi dans une salle de café du boulevard de Strasbourg.

Près de deux cents délégués étaient présents.

Après le discours d'ouverture de M. Franklin-Bouillon, qui présidait la séance, M. Bouffandeau donna lecture d'un rapport sur les travaux du Comité exécutif pendant la guerre. M. Noulens exposa ensuite l'œuvre accomplie par le groupe de la Chambre; M. Couyba, celle du groupe du Sénat.

M. René Renoult ayant précisé la doctrine du parti, M. J.-L. Bonnet et M. Accambray,

intervinrent ensuite.

La réunion se termina par le vote, à l'unanimité, d'une motion dont voici les passages principaux :

Dès le premier jour de la guerre, que la République a tout fait pour éviter au monde, le parti radical et radical-socialiste, ses représentants au Sénat, à la Chambre et dans les assemblées locales, ses fédérations et ses comités, fidèles à leur tradition patriotique, se sont exclusivement consacrés à l'œuvre de la défense nationale.

Tous veulent persévérer dans la politique d'union sacrée, ne considérer que l'intérêt de la nation, faire trêve aux luttes de parti, gérer les affaires publiques en fraternelle entente avec tous les citoyens français et mener la lutte jusqu'à la victoire complète qui mettra désormais la France à l'abri de toute agression.

Le comité exécutif envoie aux habitants des régions envahies un salut affectueux et fraternel dans leur épreuve qu'ils supportent avec tant de courage; il garantit à toutes les victimes de la guerre qu'elles obtiendront la réparation entière des dommages qu'elles auront subis.

Résolu à poursuivre son effort jusqu'au triomphe complet des armées alliées, il repousse comme illusoire, funeste et préparant la guerre pour demain, toute paix qui ne rétablirait pas dans l'intégralité de leurs droits les petites nations odieusement violentées, qui ne restituerait pas à la France les territoires qui lui ont été arrachés et ne donnerait pas à notre pays des garanties indispensables à sa sécurité.

M. Joseph Caillaux, absent de Paris, n'assistait pas à la réunion.

GRANDE PHARMACIE

PILULES PINK

3^{fr} 50

UN ESSAI
NE VOUS RUINERA PAS

Courez donc la chance de vous bien porter
pour 3 fr. 50

en achetant, dans n'importe quelle pharmacie, une boîte de

PILULES PINK

qui revivifient, régénèrent et rajeunissent le sang,
guérissant ainsi toutes les maladies causées par son affaiblissement,
telles que l'anémie, la chlorose, l'épuisement nerveux, etc.,

et vous verrez s'ouvrir devant vous
UNE VIE NOUVELLE

PILULES PINK
OUR
PERSONNES
ALES
DU DR WILLIAMS

Cliché Sarré & Cie

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LA VIE SPORTIVE

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE



FETE SPORTIVE DE CLICHY. — Un passage de la course de 2.000 mètres.

FOOTBALL ASSOCIATION

Clichy bat le Stade. — Une fête sportive avait été organisée hier à Clichy au profit de l'Œuvre des prisonniers de guerre de la localité; cette fête avait lieu sous la présidence du maire de Clichy et de la municipalité.

Le principal numéro du programme consistait en un match de football entre les équipes premières de l'U.S. A. de Clichy et du Stade Français, match comptant pour la Coupe Nationale. C'est l'U.S.A. de Clichy qui a triomphé, battant le Stade par 3 buts à 1 après une partie très intéressante.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série, équipes premières. — C. A. S. Générale bat Racing Club de France par 4 buts à zéro; Raincy Sports bat Standard A. C. par 1 but à zéro; A. S. Française bat Paris Université Club par 8 buts à zéro; Gallia Club bat C. A. XIV^e par 3 buts à 1.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières : C.A. Turenne bat A.F. Garenne-Colombes par forfait; J.A. Levallois bat Championnet Sports par 8 buts à zéro; U.S. du 1^{er} bat U.S. Courbevoisienne par 3 buts à 1; U.S. d'Auteuil bat A.S.P. Neuilly par 4 buts à zéro; Etoile des Deux-Lacs bat Lorette Sports par 3 buts à 2; U. A. du Chantier bat Patronage Olier par 5 buts à zéro; Patronage des Hirondelles bat A.J. Kremlin par 4 buts à 2.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières : U.S. Suisse et E.S. Saint-Maur font match nul (1 but à 1); Red Star bat C.A. Boulonnais par 2 buts à zéro; Olympique bat Club Français par 6 buts à zéro; J.A. Saint-Ouen et C.A. de Vitry font match nul (2 buts à 2); S.C. Français bat E.S. Saint-Maur par 3 buts à 1.

FOOTBALL RUGBY

Le Stade bat le Vétu Sport. — Le vélodrome du Parc des Princes a vu hier le premier match de rugby de la saison entre les équipes premières du Stade Français et du Vétu Sport Alfortien. L'équipe parisienne s'est montrée supérieure à celle du Vétu Sport, composée principalement de joueurs formés dans les clubs du Midi, et l'a battue par 24 points à zéro.

CYCLISME

Le Championnat de la F.A.S. — La France Athlétique et Sportive, l'excellente société parisienne, a fait disputer hier entre ses membres son championnat de fond, qui constitue une des plus vieilles épreuves de clubs, puisqu'il date de treize années.

Le parcours empruntait les 100 kilomètres du Circuit de Versailles, c'est-à-dire : Ville-d'Avray (départ en bas de la côte de Picardie), Versailles, Bois-d'Arcy, gare de Montfort-l'Amaury, Rambouillet, pont de la Droue, Raehfort, Bonnelles, Saint-Rémy-les-Chevreuses, Châteaufort, Buc, Versailles, et arrivée en haut de la côte de Picardie.

Soixante-sept sociétaires étaient engagés dans ce championnat. Armand Lemée s'est montré le meilleur de tous, battant dans l'ordre Soupeau et Chéron, confirmant ses précédentes victoires de l'année et s'affirmant comme un cycliste d'avenir.

CROSS-COUNTRY

Le Prix d'Ouverture (F.C.A.F.). — La première épreuve officielle de la F.C.A.F. a été courue hier matin à Clamart. Quarante-quatre coureurs, représentant six clubs, étaient engagés. Le parcours mesurait 5 kilomètres.

TIR

U.S.T.F. — Jeudi dernier, au stand militaire d'Auteuil, 70 tireurs se sont présentés. Résultats :

Distance 200 mètres, tir sur silhouette buste, position du tireur à genou, maximum 8 points en 4 balles. Ont obtenu le maximum : MM. Demesures, P. Lauvergne, Bordier, Debar, Rigaut. — 2^e série, soit 7 points en 4 balles : MM. Delvart, Bonnet, Rey, Blondel, Glazot, R. Champlon, A. Citron. — 3^e série, soit 6 points en 4 balles : MM. Gallais, Allard, Besnard, F. Champlon, Barras, M. Calon, Bréault, Mancel.

Concours Ménessier, maximum 8 points en 4 balles. Ont obtenu le maximum : MM. Gallais, Bordier, Colin. — 2^e série, soit 7 points en 4 balles : MM. Lemaire, P. Lauvergne, Dormoy. — 3^e série, soit 6 points en 4 balles : MM. Rigaut, Delvart, M. Calon, Bricka, Blanc, Bigot.

AVIATION

Hommage à nos soldats de l'air. — Pour donner un témoignage de sa gratitude patriotique à nos héros de l'air, le comité de direction de l'Aé.C.F. décidait, en sa séance du 6 juillet 1916, de décerner sa grande médaille d'or à ceux de nos soldats de l'air qui se seraient le plus distingués, au cours des hostilités, par leur hardiesse, leur habileté, leur endurance, ainsi que par l'importance des résultats obtenus dans les diverses missions qui leur auraient été confiées.

On sait que, par une première application de cette décision, la grande médaille d'or a été décernée aux sous-lieutenants Georges Guynemer, Charles Nungesser, Jean Navarre. Le comité de l'Aéro Club de France vient de l'attribuer aux adjudants René Dorme et Maxime Lenoir.

BOXE

Chez Mainguet. — Dimanche prochain, à 2 heures, à l'école de boxe Mainguet, poules mensuelles de boxe anglaise. Engagements jusqu'à dimanche matin, 31, rue Greuze, et 52, boulevard Haussmann.

Kid Lewis battu par Britton. — L'Anglais Kid Lewis a été battu, pour la seconde fois, à Boston, par l'Américain Jack Britton, vainqueur aux points en 12 rounds.

Noble battu par Hugues. — Tom Noble a été au plancher au troisième round dans sa revanche avec J. Hugues; un match-revanche a été conclu.

BILLARD

Le match Cure-Dumans. — La situation générale, y compris les points rendus, se traduisait, hier soir, par 8.654 points pour Dumans et 5.600 pour Cure. La plus belle série a été de 560 points par Cure. Encore neuf séances pour compléter le total des quinze prévues.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants, spécialité pour militaires, tissus, lainage, fourrures. Toile, blanc, lingerie, etc. Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, etc. Ménage, chauffage, éclairage.

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGHER, Boulevard Poissonnière, 19

FOOTBALL RUGBY. — Stade Français contre Vétu-Sport Alfortien.

Sept mille francs, telle est en chiffres ronds la recette de la matinée d'hier dimanche. Au programme : *Les Rantzau*, précédés de *L'Eté de la Saint-Martin*. Ces magnifiques résultats, renouvelés tous les dimanches et tous les jeudis, quel que soit le spectacle, achèveront-ils de convaincre certains esprits, encore réfractaires, et de leur prouver que la Maison n'a nul besoin d'extras pour réaliser le maximum, car en dépit de quelques snobs éblouis pas ces « faux brillants » qui déjà irritaient Alceste, le public français a toujours autant de bon sens que de bon goût.

Dans *Les Rantzau*, Mlle Y. Ducos joue pour la première fois le rôle de Louise. Mlle Leconte va beaucoup mieux, son complet rétablissement n'est plus qu'une affaire de temps, mais la ravissante comédienne ne peut compromettre sa guérison en repaissant trop tôt sur la scène de sa chère Comédie.

Mlle Y. Ducos interprète fort gentiment Louise Rantzau; elle en exprime surtout la sensibilité, la tendresse et au dernier acte l'émotion profonde. Elle ne traduit pas avec assez d'apreté l'entêtement farouche, la résistance obstinée de la fille de Jean Rantzau, et je suis surpris qu'on ne lui ait pas indiqué, à la fin du deuxième acte, la façon dont Louise ramasse toutes ses forces pour jeter à la face de son père un « Non » d'une effrayante vigueur avant de retomber sur le plancher inanimée, épuisée, terrassée par ce suprême effort.

L'interprétation des *Rantzau* est maintenant tout à fait « au point ». Féraudy, dans Florence, s'affirme de plus en plus supérieur au créateur. Coquelin jouait le maître d'école avec sa fascinante virtuosité. Féraudy est plus simple, plus humain; sa bonhomie nous attendrit par sa sincérité, et quand on pense que ce bon vieux brave homme, ce modeste et timide Florence est incarné par le comédien qui, l'avant-veille, personnifiait avec une si rare perfection l'aventurier de grande allure, le redoutable forban Isidore Lechat, on est heureux de constater l'exceptionnelle valeur du souple et vigoureux talent du digne successeur de Got.

Pourtant, ce n'est pas Florence que jouait Got, — en réalité celui qui aurait dû créer l'instituteur ce n'est ni Got, ni Coquelin, c'est Barré. — Got interprétait Jean Rantzau. La composition de Paul Mounet diffère de celle du créateur; elle n'en est pas moins très vivante. Got jouait, comme on dit au théâtre, « en dedans »; sa colère était concentrée, sourde, terrible. Paul Mounet, au contraire, joue « en dehors », avec une exubérance qui est le propre des hommes violents sujets à de furieux accès. A côté de Got, il eût été parfait dans Jacques Rantzau.

Ce dernier rôle est d'ailleurs fort convenablement tenu par Jacques Fenoux, excellent artiste, sans cesse sur la brèche, qui, dans la même semaine, passe de Belloc du *Monde où l'on s'ennuie* au roi du *Cid* et du marquis de Porcellet des *Affaires sont les Affaires* à Jacques Rantzau, en gardant à chacun de ces personnages si différents, leur physionomie originale.

Le Roy joue Georges Rantzau avec une conviction ardente et une chaleur qui enflamme le public. Je regrette qu'il ne puisse trouver le véritable ton de la grande tirade du quatrième acte; il la dit toujours trop durement; c'est la plainte, le sanglot qu'il devra chercher plutôt que le reproche agressif et la remontrance brutale... Je sais bien que je suis hanté par le souvenir de Worms; et les Worms sont aussi rares que les Got, les Delannay et les Mounet-Sully!

Le soir on donne *Le Père Lebonnard* et les *Brebis de Panurge*, où Mlle Berthe Cerny dépense un esprit subtil, alerte, en un mot bien français.

Emile Mas.

« LA PETITE DACTYLO » AU GYMNASÉ

Yvonne Printemps est une charmante dactylo. Elle a une allure mutine qui séduit, une voix agréable et nette, des allures éloquentes et des jambes légères qui font regretter qu'elle ne danse pas un peu plus. C'est autour d'elle que se déroulent les burlesques péripéties du vaudeville-opérette de MM. Maurice Hennequin et Georges Mitchell; c'est elle qui lance les premières notes de l'alerte musique de M. H. Maurice Jacquet, et celui-ci conduit l'orchestre avec un geste si convaincu que l'harmonie parvient à faire oublier la simplicité des paroles. M. Harry Baur, que nous aimons comme comédien profond, détaille le couplet d'une façon fort habile. MM. Mondos et André Lefaur sont des associés qui, réellement, se soutiennent; mais celui qui est vraiment chez lui dans l'opérette, c'est M. Henry Defreyne qui, dans son pyjama, ressemble au *Gilles*, de Watteau, cet admirable type de la comédie bouffonne. Mlle Lucienne Debrenner, Mme Marcelle Rayne permettent à l'action de se développer, et une négresse du plus beau noir tient un rôle épisodique qui eût pu être moins bref pour l'amusement du public. — PIERRE BOISSIE.

Les générales de la semaine. — Aujourd'hui, au théâtre Michel : *Une femme, un homme, un singe*, comédie fantaisiste de MM. Pierre Veber et Yves Mirande.

— Demain mardi, après-midi, répétition générale, et mercredi 25, en soirée, première représentation (à ce théâtre), de *La Course du flambeau*, pièce en quatre actes, en prose, de Paul Hervieu.

Au Théâtre des Arts. — La brillante série des représentations de la *Seconde Madame Tanqueray* se poursuit avec

un succès dont tout Paris voudra être le témoin. On est heureux de revoir le nom de Mme Berthe Barry sur une affiche et l'on est plus heureux encore d'applaudir cette incomparable interprète de la tragédie moderne.

A l'Olympia. — On y donne toujours le spectacle de music-hall le plus attrayant, le plus varié. Actuellement, *Dalbrét*, *Suz. Vauvray*, les *Kangourous boxeurs* et de nombreuses autres attractions y triomphent. Tous les jours matinée (fauteuil 1 franc); soirée : 1, 2 et 3 francs.

Au Gaumont-Palace. — Le grand succès du programme actuel avec *Alsace*, la merveilleuse création de Réjane, encaîné de films de tous genres, va se continuer au cours des matinées populaires des 23, 24 et 25 octobre. Jamais spectacle aussi important et aussi artistique n'a été offert à la clientèle parisienne pour un prix aussi réduit : 0 fr. 30 à 1 franc.

LUNDI 23 OCTOBRE

Comédie-Française. — Mardi, à 8 h., *Un caprice*, *L'Avare*. Opéra-Comique. — Mardi, à 8 heures, *la Traviata*. Opéra. — Mardi, à 8 heures, *la Famille Benoitton*. Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*. Athénée. — A 8 h. 30, *l'âne de Buridan*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guiry, Ch. Lys).

Capucines (Gul. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; *le Plumeau*; *Pani pant au rideau*. Châtelet. — Mercredi, samedi et dimanche, à 8 h.; jeudi et dimanche, à 2 h., *les Explorateurs d'une petite Française*. Gymnase. — A 8 h. 30, *la Petite Dactylo*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, un homme et un singe*.

Ch. Lys. — A 8 h. 20, *Madame et son filleul*. Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dimanche, matin à 2 h. 30. (Centra 72-21.) Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Barry). Matin, jeudi et dimanche, à 2 h. 30, *ça murmure*. Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*. Théâtre de la Dauphine (Passy 19-15). — A 8 h. 45, *Fursy*, Dom. Bonnaud, J. Moy, Gaby Benda, et la Revue. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc. enaissance. — A 8 h. 15, *le Chapeau*. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Zampa*. Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*. Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et vendredi, à 8 heures, *la Dame aux camélias*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Mat. jeudi et dimanche. Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes, et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et à 8 h. 20, *Remember* et *Alsace*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi, mercredi, mat. pop. à tarif red. Progr. spéc. Omnia-Pathé. — *L'Instinct*, *le Prince charmant* (Henry Bosc), etc. Actualités militaires.

LES MATINÉES NATIONALES A LA SORBONNE

A la troisième matinée nationale, qui a eu lieu hier après-midi à la Sorbonne, M. Daniel Blumenthal, ancien maire de Colmar, a rappelé que « seuls, les Allemands ont voulu la guerre et ne poursuivent d'autre but que l'asservissement du monde entier ». Et, après avoir affirmé la fidélité à la France des Alsaciens-Lorrains, il a conclu : « La France ne se laissera guider ni par l'esprit de vengeance ni par des désirs de conquête. Elle n'exigera que ce que la sauvegarde de ses légitimes intérêts réclamera : ni plus, ni moins ».

Une partie artistique terminait la matinée avec le concours de l'orchestre de la Société des Concerts, dirigé par M. Henri Büsser, de Mmes Réjane, Montjovet, Laute-Brun, de Mlle Judith Laisalle, de MM. Louis Diemer, Narçon, et Camargo.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 23 OCTOBRE 1916

La côtelette à la victime

rom n inéjit

par CLAUDE

Les yeux qui parlent

En l'an IV, les jeunes filles et même les jeunes femmes ne se scandalisaient pas d'être regardées. Pourtant, les mains de la jeune fille, un peu hésitantes sur ses fuseaux, décelèrent son léger trouble.

Elle pensait :

— Qu'ai-je donc ?... Ce jeune homme éprouve évidemment un grand plaisir à me regarder... Il ne me fait pas peur... Il est fort convenable... Mais il me regarde trop... assurément.

Les yeux d'Horace disaient :

— Laissez-moi vous contempler. Je ne demande rien de plus.

Et la jeune fille pensait :

— Ses regards me gênent... Il a des yeux bien vifs, ce jeune homme...

— Ah! je veux emporter votre image avec moi, disaient les yeux d'Horace.

— Ah! que ce jeune homme est extraordinaire! Il me regarde avec une insistance incroyable... pensait la jeune fille.

— Je vous admire, je vous respecte...

— Et pourtant ses regards ne sont point déplorables... achevait-elle dans sa pensée...

Ainsi, les deux jeunes gens échangeaient leurs premières impressions sans articuler un seul mot.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, Saint HILARION; demain, Saint MAGLOIRE.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France, vient d'arriver à Paris.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de Mlle Elisabeth de la Bonnière de Beaumont, fille du comte de Beaumont, officier d'état-major et de la comtesse, née Tredern, avec le comte Stanislas d'Herbement, sous-lieutenant au 9^e chasseurs à cheval, décoré de la croix de guerre comme officier de liaison au 236^e d'infanterie, fils du comte d'Herbement et de la comtesse, née Allard.

NAISSANCES

— Mme Marcel Dagnan, femme du capitaine d'infanterie coloniale, au front, a mis au monde une fille : Gisèle.

DEUILS

Morts pour la France :

ETIENNE PARREL, capitaine d'infanterie. — NOEL DE ROCHEFORT, lieutenant aviateur, blessé, fait prisonnier et mort peu

après. — BARON DE LASSUS SAINT-GENÈS, lieutenant au 29^e d'artillerie, petit-fils de Gounod. — GEORGES DALSÈME, lieutenant d'infanterie, sous-chef de bureau à la préfecture de police. — L'ABBÉ HENRI TURFAULT, aumônier au 33^e d'artillerie, vicaire à N.-D. de Poitiers.

Nous apprenons la mort :

De Mme Henri Cottin, décédée en son hôtel, rue de la Baume, 12; mère et belle-mère de M. et Mme Paul Cottin, de M. et Mme Armand Cottin, du colonel et de la comtesse Keller; De M. Ernest Béranger, industriel, ancien membre du conseil général de la Drôme, décédé aux Evabres, à soixante-seize ans; De M. Joseph Denais, membre de la Société des Gens de lettres et de l'Association des journalistes parisiens, dont il fut le secrétaire général, décédé à Angers.

Une conférence de M. Millerand à Versailles

M. Millerand a fait, hier après-midi, à la réunion organisée par le Comité Franco-Serbe, à Versailles, et présidée par M. Louis Barthou, une conférence sur la « Guerre libératrice ».

« Nous ne pouvons concevoir une paix qui ne serait pas la réparation du passé et la garantie de l'avenir », a affirmé l'ancien ministre de la Guerre, unanimement applaudi.



Dans tous les Hôpitaux
MIGRAINES, NEURALGIES, LUMBAGO
FIÈVRE, GRIPPE, INFLUENZA

SONT TRAITÉS PAR

L'ASPIRINE
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
En Vente dans toutes les Pharmacies.

SERRE

LA BANDE
MOLLETTIERE

"THE PRATIC"

Trois courbes - a spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne
ORLÈANS (Tél. 4-33)

PilePOL RECHARGEMENT, économie 100 %,
franco-montre, 1.75 av. 3 char. Nouv. Idem.
CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen.
Représent. et dépôt. à coup. ds partout.

Montres

Longines
Élégantes
et précises.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le lendemain, Horace, après avoir fait diverses courses pour le roulier, revint à la même place et il reprit le même silencieux dialogue. Et le lendemain, avec l'obstination candide des amoureux, il était encore accoté contre la fenêtre et la jolie dentellière et il était retombé dans son adoration, quand, du haut de sa mansarde, le vieux mouchard Philpot avait jugé bon de donner enfin à ces deux amoureux une occasion de parler.

— Ah! mon Dieu s'écria la jeune fille surprise par la poignée de plâtras tombée sur son ouvrage.

— Tu as eu peur, citoyenne? interrogea Horace.

Jamais Horace n'avait trouvé plus de charme au tutoiement républicain.

— Je n'ai pas eu peur, citoyen. J'ai été surprise. Ce n'est rien. C'est un peu de plâtre.

— Cette maison est bien vieille, dit Horace; elle tombe en morceaux.

— Oui.

— Elle est bien laide aussi... Mais quand je t'y vois, citoyenne, je la trouve très jolie... Je la trouve la plus belle du monde.

— Citoyen, je ne te comprends pas.

— Je la trouve belle parce que tu es belle, citoyenne.

— Citoyen, tes paroles sont aussi vives que tes regards. Est-ce que je vais regretter de t'avoir parlé?

Et la jeune fille esquissa un mouvement de retraite.

— Citoyenne! De grâce, je t'admire autant que je te respecte. Ne me prive pas de ta divine présence. Depuis le jour où je te vis pour la première fois, je n'avais plus qu'une pensée : te revoir.

— Il me semble, citoyen, que tu ne t'es guère privé de me voir depuis deux jours.

— Il y a six jours, citoyenne que je t'ai vue pour

a première fois, dans la forêt, sur la route de Beauvais. Tu ne pouvais pas me voir... J'étais caché...

La jeune fille se souvint...

— Ah! oui... les chauffeurs... la diligence qu'ils ont arrêtée... Il y avait un homme dans le buisson qui me regardait... Je ne l'ai pas vu... Je l'ai senti... C'était toi, citoyen?

— C'était moi...

Les deux jeunes gens se regardèrent. Cette fois il leur semblait être de vieilles connaissances. Une cordialité nouvelle naissait entre eux. La jeune fille avait cru ne connaître le jeune homme que depuis deux jours. Et huit jours auparavant, sans l'avoir vu, elle avait déjà rougi sous l'insistance de son regard. A vingt ans, ce sont des liens, ces incidents. Et cette brève huitaine comptait pour un laps de temps sérieux.

Les questions arrivèrent tout de suite :

— Mais que faisais-tu caché, citoyen?

Horace leva les yeux vers son interlocutrice, et pour toute réponse :

— Je m'appelle le vicomte Horace-Valérien d'Antheuil, dit-il, avouant avec son nom sa qualité de proscrit.

La jeune fille se pencha vers lui et sa voix douce articula :

— Je m'appelle Julie-Adrienne du Clos de la Lande.

S'étaient-ils tout dit ?... Pas encore.

Horace s'approcha tout près de la fenêtre, et, à voix basse :

— Julie... délicieuse Julie, je vous aime...

Il ne la tutoyait plus.

La dentellière ne répondit pas. Son léger cousin glissa de ses genoux. Elle posa sa main sur son cœur... Dans ce temps où les femmes étaient des déesses, elles avaient de ces gestes de fresque ou de statue pour exprimer leurs émois et leurs

MAISON FONDÉE EN 1817

LA COUR BATAVE

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC

Actuellement
Nouveautés d'Hiver
et
Fourrures

Catalogue adressé franco sur demande.

41-43-45-47, Boulev. Sébastopol, PARIS



Comment on minéralise un litre d'eau!

Pour 10 centimes !

La minéralisation de l'eau potable est la plus sûre garantie de santé ! Le seul procédé consacré par l'expérience consiste dans l'emploi continu et régulier des

Lithinés du Dr Gustin

qui procurent une eau de régime idéale, alcaline et lithinée, souveraine pour préserver les bien portants et guérir les malades de toutes affections graves des

Reins, Vessie, Foie, Estomac, Intestins

1 fr. 20 la boîte de 12 paquets permettant de faire 12 litres d'eau minérale, de qui met le prix du litre à 10 centimes seulement. (Toutes pharmacies).

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Les déesses savent très vite ce qu'elles veulent, et elles connaissent le fond de leurs pensées.

Et si Julienne-Adrienne du Clos de la Lande ne dit rien, à leur tour ses yeux parlaient pour elle...

Les masques et les visages

Au bout de huit jours de claustration sous les toits de l'ancienne chancellerie, Ignace Champoz s'était reposé et il avait appris assez de cuisine pour se présenter comme aide dans n'importe quel cabaret ou restaurant. Le soi-disant Népomucène Cadouille était un maître excellent. Il avait dit à son élève :

— Je me suis gâté la main, mais les principes sont restés là.

Et il se touchait le front.

— Et puis je sais goûter. Un cuisinier qui ne goûte pas, c'est comme un musicien qui serait sourd. Une fausse note, mon cher, au milieu de cette œuvre d'harmonie qu'est un bon plat, tout de suite je l'entends dans mon palais. Cela me hurle dans la bouche. Malheureusement je mange trop.

— Comment ça ?...

— Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es... Pour connaître les hommes, il faut les voir à table, et comme il faut que je connaisse les hommes, je suis à table tout le temps... Ça se nourrit, un conspirateur... A table on se déboulonne, on devient bavard... on se livre... Rien qu'à voir le menu d'un quidam, je sais tout de suite où il en est de ses affaires... Seulement, à table, il faut parler et écouter... Et quand je parle et quand j'écoute, à la fin je ne sais plus très bien ce que je mange.

— Moi je mangerais très bien tous les jours la même chose, dit Ignace.

— Parbleu ! comme tous les gens à idée fixe. Un homme qui mange tous les jours le même menu n'a qu'une idée dans la tête : c'est un entêté, un génie ou un idiot. Je me suis occupé d'un indi-

vidu dans ce style-là : le petit général Buona-parté... Maigre comme un clou, un tout petit clou. Nez pointu, menton pointu, caractère pointu. Menu : du poulet, des macarons, du café... Invariable. Et il mange si vite... Il avale... Je l'ai cru stupide.

— On parle beaucoup de lui...

— Oui, je me suis trompé... C'est un homme à idée fixe. Il engraissera peut-être... On verra, dit Narcisse réservant son pronostic. Le directeur Barras est d'une autre espèce. Il sait ce qui est bon... mais trop de luxe... trop de choses. Des fleurs sur la table... de l'argenterie... Il donne des dîners superbes... mais tout pour le coup d'œil... il manque de fonds... Il invite des femmes... Un homme qui invite des femmes n'est pas un vrai gourmand... Vénus fait tort à Momus. Pourtant, il a du respect pour un bon gigot... C'est son plat favori... Un bon gigot bien cuit... ayant conservé tout son jus. Mais c'est le jus qu'il préfère... Peu de fonds, je te dis... C'est le jus qui le perdra... Il a pourtant de la tradition, Barras. La Reveillère-Lépeaux mange bien. Le gros Rewbell mange des choses lourdes. Letourneur se nourrit à la normande. Voilà le gouvernement.

Ignace écoutait distraitement le bavard Narcisse jugeant les hommes à sa manière, d'après leur estomac, et il faisait de son mieux pour retenir les enseignements culinaires de son mystérieux compagnon. En dehors de sa station quotidienne dans les environs du pont au Change où il surveillait sans doute l'opinion populaire, alors fortement soulevée contre les mandats territoriaux, expédient d'un gouvernement en faillite pour remplacer les assignats, Narcisse disparaissait chaque soir sous un déguisement différent, tantôt vêtu comme un négociant cossu, tantôt comme un homme du peuple, toujours parfaitement grisé, méconnaissable et se faisant un masque impayable d'idiotie bienveillante.

Jamais d'ailleurs il ne racontait à son ami ce qu'il faisait ni ce qu'il avait vu.

Les deux compagnons avaient suivi du regard les progrès de l'idylle exquise entre Horace d'Anthéuil et la jolie dentellière. Ignace s'était bien gardé de révéler à son équivoque camarade qu'il avait reconnu le jeune émigré. Depuis deux jours Horace avait été admis auprès de la jeune fille. Il l'avait vu entrer dans sa maison, puis ressortir.

— Drôle de Paris, pensait Ignace. Tout le monde porte un travestissement. Drôle de Paris, où les jeunes nobles courtisent des filles du peuple avec respect, comme si elles étaient de grandes dames, où les hommes de naissance se masquent pour arrêter la diligence aux portes de la ville, où les anciens marmitons se font mouchards et où le gouvernement du feu roi est remplacé par cinq petits potentats, cinq petits rois.

» Personne ne semble plus à sa place. »

Et lui-même, Ignace Champoz, ancien garde suisse, horloger de village, il était passé cuisinier !

Quand il y songeait, fatigué de mettre en ordre dans sa mémoire sauces et coulis, l'art de maintenir la braise brûlante sous une marmite ou devant un rôti, la manière de parer une viande ou de disposer les légumes, il restait rêveur.

Sa première impression tragique, son impulsion vindicative, l'élan de sa poursuite vers le criminel qu'il voulait retrouver s'atténuaient. Il se sentait au centre d'une gigantesque mascarade où la folie côtoyait le crime, un carnaval fantastique dans lequel chacun dissimulait sa vraie personnalité.

L'atmosphère de ripaille du Palais-Egalité, de la maison de Méot montait jusqu'à lui et le troublait. La République avait commencé dans le massacre, elle s'achevait dans l'orgie.

(A suivre.)

2^e EMPRUNT de la DÉFENSE NATIONALE

Hâtez-vous de souscrire!

La Souscription sera close le 29 Octobre

L'Emprunt doit être une Victoire!

Transformez en rentes,
votre argent, vos bons et vos obligations
de la Défense Nationale,
Vous aurez un Titre de Rente
exempt d'impôts
donnant 5.70 %

Souscrivez pour nos Soldats, pour le Pays!

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT :

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisses d'Épargne, Banques et Établissements de Crédit, Agents de change et Notaires.

UNE NOUVELLE ŒUVRE DE GUERRE



Dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, une nouvelle cantine-modèle vient d'être inaugurée par Mme Poincaré. On y distribue depuis hier des soupes populaires, des repas aux soldats permissionnaires, ainsi qu'aux enfants des régions évacuées. Nos poilus de passage y trouvent même des dortoirs. Les repas leur sont servis par des dames patronesses qui sont, en majorité, des universitaires. Tout permissionnaire, pendant son séjour, y touche une allocation quotidienne de cinquante centimes.